

La critique faite par Leibniz à l'approche lockéenne du problème de l'origine des mots'

Dr. S. Atakan Altınörs
Université Galatasaray



Synergies Turquie n° 3 - 2010 pp. 139-145

Résumé : L'article présent, expose une réflexion qui provient de nos recherches sur la critique faite par Leibniz à l'approche lockéenne sur le problème de l'origine des mots. De diverses conceptions philosophiques abordant ce problème, sont généralement examinées dans l'optique de l'opposition "naturalisme/ conventionnalisme". On examine sous le nom générique de "naturalisme", les conceptions selon lesquelles il existe une connexion naturelle entre les mots composés des sons articulés et les choses qu'ils désignent. Contrairement à cette première conception, on examine sous le nom générique de "conventionnalisme", celles qui soutiennent qu'il existe une connexion arbitraire qui résulte d'une convention établie. Ainsi, nous nous sommes servi de cette opposition dans notre article afin de mieux rendre compte des positions de Locke et de Leibniz.

Mots-clés: philosophie du langage, origine des mots, Locke, Leibniz

Özet : Bu çalışma kelimelerin kökeni hakkında Locke yöntemine Leibniz'in yaptığı eleştiriler hakkındaki incelememiz üzerinedir. Bu konu bir çok felsefi görüş tarafından genelde « doğalcılık/uzlaşımçılık » karşıtlığı çerçevesinde incelenir. « Doğalcılık » adı altında, seslerle eklenmiş kelimelerin belirttikleri şeylerle aralarında var olan doğal bağlantı incelenir. Bu ilk görüşe karşıt olarak, « uzlaşımçılık » adı altında varolan bir anlaşma sonucu ortaya çıkan bağlantı incelenir. Bu çalışmada sözünü ettiğimiz karşıtlıktan yola çıkarak Locke ve Leibniz'in görüşlerini daha iyi ortaya koymayı amaçladık.

Anahtar kelimeler : Dil felsefesi, kelimelerin kökeni, Locke, Leibniz.

Abstract: This article covers the research conducted with regard to Leibniz's criticism against Locke's approach to the problem of the origin of words. Various approaches suggested on this problem are examined on the basis of the contradiction of "naturalism/ conventionalism" in general. Approaches suggesting that there is a natural connection between the words consisting of articulated voices and what they signify are examined within the scope of "naturalism" whereas approaches suggesting an arbitrary connection which is the result of a social and mutual understanding are examined within the scope of "conventionalism". Therefore we have benefited from this opposition herein by indicating the ideas of Locke and Leibniz.

Key words: philosophy of language, origin of words, Locke, Leibniz

Le problème de l'origine des mots constitue un sujet traité par plusieurs philosophes dans l'histoire de la philosophie. Diverses conceptions philosophiques abordant ce sujet, ont été traitées en termes de naturalisme vs conventionnalisme. On examine sous le nom générique de "naturalisme", les conceptions selon lesquelles il existe une connexion naturelle entre les mots composés de sons articulés et les choses qu'ils désignent et sous le nom générique de "conventionnalisme" les conceptions qui soutiennent qu'il existe une connexion arbitraire qui résulte d'une convention établie.

Le texte philosophique le plus ancien dans lequel le naturalisme et le conventionnalisme sont traités d'une manière comparée, dans le contexte du problème de l'origine des mots, est le "Cratyle" de Platon. Dans ce dialogue, Socrate, en participant à la discussion sur la justesse des noms entre Cratyle et Hermogène, éprouve leurs thèses. Bien que Hermogène commence par soutenir sa thèse conventionnaliste, après avoir été interrogé par Socrate, il ne voit pas d'inconvénient à avouer qu'il ne peut pas être certain, au vu de ces deux thèses antagonistes. Au cours du dialogue, Cratyle s'oppose à la thèse conventionnaliste d'Hermogène, dans une perspective naturaliste. Aux yeux de Cratyle, la justesse des mots dépend de la convenance entre ceux-ci et les choses qu'ils dénomment (Platon, 383a). Selon lui, tel nom donné à telle chose n'est juste qu'à condition que celui-là soit dérivé de la nature de cette chose-là². En s'opposant à cette thèse, Hermogène soutient que la tâche de la dénomination des choses consiste dans une convention et quel que soit un nom donné à une chose, ce nom est juste (Platon, 384c).

Le problème de l'origine des mots, discuté méticuleusement dans le dialogue de Cratyle, apparaît de nouveau au sein d'une polémique entre Locke et Leibniz, presque deux mille ans après l'époque de Platon. Leibniz, en s'opposant à la conception conventionnaliste de Locke, en raison des axiomes de son propre système philosophique, prend une position du côté du naturalisme cratyléen. Afin de résumer les résultats de notre comparaison entre les conceptions de Locke et de Leibniz, commençons par expliquer brièvement les pensées de Locke sur ce sujet.

Il faudrait remarquer tout d'abord que la théorie lockéenne de signification se base sur la pensée selon laquelle les idées et les mots possèdent communément la caractéristique d'être des signes. Selon Locke, étant donné que les idées qui constituent les pensées d'un homme ne peuvent pas se manifester immédiatement à autrui, nous avons besoin de mots comme signes de nos idées afin d'échanger nos pensées aussi bien que pour les enregistrer pour notre propre usage (Locke, 1998: IV, XXI, §4). Ainsi, pour Locke, les mots sont des signes de nos idées, et ces dernières sont des signes des choses. Selon Locke, ce qui rend significatif les deux types de signe est un fait de "substitution" (Locke, 1998: III, II, §1).

Toujours pour Locke, le fait que la dénomination d'une idée, par tel mot composé de sons articulés au lieu d'un autre, dépend d'une convention. A cet égard, selon lui, l'origine des mots composés de sons articulés n'est absolument pas naturelle. Il n'existe donc aucune connexion imitative entre certains sons composants d'un mot et l'idée dénommée par celui-là. Chez Locke, il n'existe

pas de connexion naturelle entre les sons et nos idées, et les mots tirent tous leur signification de l'imposition arbitraire des hommes. Selon Locke, aucun son n'est ni plus ni moins parfait qu'un autre pour signifier une idée. A cet égard, ils sont tous également parfaits (Locke, 1998: III, IX, §4).

La principale raison du fait que la pensée lockéenne citée ci-dessus est erronée aux yeux de Leibniz, c'est une implication de ses analyses à propos du "choix". Leibniz dit que les philosophes scolastiques ajoutent une troisième condition aux deux premières, à savoir, la "spontanéité" et la "rationalité", considérées par Aristote comme deux conditions pour qu'une action soit réalisée librement: "l'indifférence" (Leibniz, 1999: 297). Leibniz trouve la condition d'"indifférence" convenable au sens de "contingence" ou "non nécessité". En revanche, si cela signifie une indifférence d'équilibre en face des deux choix en cas de préférence, il dit que cela n'est pas possible, car, si cela était possible -comme dans le cas d'un cheval qui ne peut pas faire un choix entre deux sacs de nourriture et meurt de faim- il s'agirait d'une situation dans laquelle on ne peut pas choisir. Leibniz soutient que ce sera un pur hasard de faire un choix dans une indifférence absolue, sans aucune raison déterminante.

Autrement dit, un résultat fortuit n'est possible que lorsqu'il n'y a aucune raison déterminante. Leibniz pense qu'un tel hasard n'existe pas dans la nature. Selon lui, les événements que nous appelons "fortuit" ne le sont qu'en apparence. Pour Leibniz, "l'indétermination" signifie seulement ne pas connaître les raisons dont une chose résulte. Selon Leibniz, par le principe de la raison suffisante, un concept fortuit, c'est à dire sans raison, est seulement une illusion, car un tel concept est contradictoire, c'est-à-dire impossible (Leibniz, 1999: 298). Puisque nous pouvons toujours faire plusieurs choix, il est nécessaire d'avoir des raisons déterminant nos choix, même dans les situations où nous ne sommes pas forcément conscients. Alors, selon Leibniz, la nécessité ne réside pas dans le choix de telle ou telle chose, mais dans l'existence des raisons déterminant chacun de nos choix. Par conséquent, Leibniz pense que chacun de nos choix a toujours une raison, que nous en soyons conscients ou non. Maintenant, étudions les résultats que la conception de choix de Leibniz engendre, à l'égard de l'origine des mots.

Leibniz, dans son article intitulé «De connexion inter res et verba, seu potius de linguarum origine», soutient que la connexion entre les sons qui composent les mots des langues vernaculaires et les choses appelées par ces mots n'est ni nécessaire ni "arbitraire" au sens de "fortuit". Aucune dénomination ne peut se faire par un consentement au-dessus d'un choix fortuit absolu, car d'après Leibniz, il existe certainement une raison pour dénommer une telle chose par un tel son³ (Leibniz, 1998: 172). L'explication de la dénomination par "un arbitraire", au sens de "hasard", est due au fait que nous ne pouvons pas apprendre sa raison en retournant jusqu'à l'origine primaire du mot. Nous observons que Leibniz explique les raisons pour lesquelles les connexions entre les mots et les choses s'enracinent à partir de la pensée que les langues vernaculaires émanent d'une origine commune.

Selon Leibniz, comme la parenté entre des langues le confirme, toutes les langues sont dérivées d'une langue originelle. Il sera juste de chercher le

fondement de sa pensée dans son opinion selon laquelle «chaque faculté est au commencement en action». Le fait qu'Adam, le premier homme, ait produit les premiers sons par l'onomatopée, c'est-à-dire par l'imitation des sons naturels, grâce à la faculté qui lui a été attribuée par Dieu, semble une explication raisonnable à Leibniz. Leibniz met l'accent sur l'éventualité du fait qu'Adam effectue la tâche de la dénomination des créatures par le moyen de l'onomatopée :

« Telle se découvrent les toutes premières origines des noms chaque fois que l'on peut remonter jusqu'à la racine de l'onomatopée. Mais, généralement, l'écoulement du temps et la multitude des déplacements humains ont transformé et obscurci les significations anciennes et originelles. Les langues n'ont pas été sacrifiées en vertu d'un décret, ni créées par une quelconque loi; elles sont nées d'une sorte d'impulsion naturelle des hommes qui adaptent les sons à leurs sentiments et à leurs émotions. Je fais une exception pour les langues artificielles dont celle de Wilkinsius [...] Mais dans les langues qui se sont formées progressivement, se sont créées des mots, selon l'occasion, par analogie du son avec l'émotion qui accompagnait la perception du réel. Je croirais volontiers qu'Adam ne s'y prit pas autrement pour nommer » (Leibniz, 2000: 172-173).

Selon Leibniz, les langues n'ont pas été sacrifiées en vertu d'un décret, ni créées par une quelconque loi; elles sont nées d'une sorte d'impulsion naturelle des hommes qui adaptent les sons à leurs sentiments et à leurs émotions. Leibniz soutient que tous les mots dans les langues vernaculaires conservent encore certains éléments provenant de la langue originelle d'Adam. C'est pourquoi il s'oppose à la thèse selon laquelle les langues vernaculaires se développeraient à partir de mots choisis de manière arbitraire (au sens de "sans raison"). D'après lui, il existe dans toutes les langues une sorte d'analogie entre le mot et ce qui est indiqué par celui-ci dans toutes les langues :

« Les langues ont pourtant une origine naturelle dans l'accord entre les sons et les effets produits dans l'esprit par le spectacle des choses; et cette origine, je suis porté à croire qu'elle ne se laissait pas seulement voir dans la langue originaire, mais encore dans les langues nées par la suite, en partie de l'originaire, en partie des nouveaux usages acquis par l'humanité dispersée sur la surface du globe. Et assurément, l'imitation de la nature est souvent manifeste dans l'onomatopée: ainsi disons-nous que les grenouilles coassent (coaxatio) ou exprimons-nous par st l'ordre de faire silence, par r le mouvement rapide (cursus), par hahaha le rire et par ouai (vae) le cri de douleur » (Genette, 1999: 64).

En se servant des exemples appuyant l'hypothèse de mimésis dans le dialogue de "Cratyle" de Platon, Leibniz s'oppose à Locke, partisan du conventionnalisme d'Hermogène, avec un naturalisme cratyléen à l'égard du problème de l'origine des mots. Contrairement à Locke, Leibniz soutient qu'il existe une connexion imitative entre certains sons et ce qui est signifié par des mots contenant ces sons.

En considérant la pensée de Leibniz, on peut dire que ce ne sont pas les mots, consistant un à un en des marques, qui rendent significatives les expressions linguistiques, mais que c'est une relation entre deux choses correspondant au sujet et au prédicat dans une phrase qui rend les mots significatifs. D'après Leibniz, tout comme les relations exprimées dans les langues vernaculaires ne

sont pas arbitraires, les relations exprimées dans les langues artificielles établies par des signes arbitraires ne sont pas arbitraires non plus. Selon lui, l'analogie entre les relations des choses elles-mêmes et les relations des caractères eux-mêmes qui signifient les choses assure l'expression partielle d'une même vérité dans les différents systèmes de caractères ou de signes. Chez Leibniz -de même que, bien que l'idée du cercle ne soit pas circulaire, il est possible, grâce à la similarité entre leurs caractères, d'en tirer des vérités à confirmer sur un cercle particulier- les relations entre les signes dans les différents systèmes de signes et les relations entre les choses qui sont exprimées par ces signes sont analogiques.

En considérant la conception leibnizienne de la relation du point de vue des langues vernaculaires, nous en tirons la conclusion suivante: la dénomination d'un même concept dans les différentes langues vernaculaires par des mots différents -par exemple, le fait que ce qui est dénommé *mensa* au latin soit dénommé *la table* en français- ne cause, pour Leibniz, aucune différence quant à la vérité des propositions qui expriment partiellement dans ces langues les relations entre les idées. Autrement dit, il ne s'agit pas d'effectuer une distinction entre les langues actuellement parlées sur la terre comme étant plus ou moins parfaite au regard de la vérité. Quels que soient les sons articulés par lesquels nous dénommons nos concepts, ce qui est essentiel, ce sont les relations entre les idées.

La thèse de Locke, selon laquelle les mots se substituent aux idées, est invalide chez Leibniz. Selon Leibniz, il est faux de penser que les idées sont dénommées après avoir subi une opération d'abstraction, vu qu'elles ne sont pas des choses produites par l'abstraction de l'entendement, comme Locke le suppose. A proprement parler, d'après le point de vue de Leibniz, ce ne sont pas des idées que nous dénommons par la langue, mais nos conceptions actuelles. L'explication correcte pour Leibniz est que les relations exprimées par la langue présentent une analogie avec les relations des idées. Si nous considérons l'approche de Locke, nous nous apercevons que, chez lui, l'unité la plus petite dans la langue est le mot. Dans sa théorie de la signification, Locke soutient que la signification d'un mot est l'idée (simple ou complexe) à laquelle il se substitue. Pour Leibniz en revanche, lorsqu'on pense un à un les mots, ils ne remplissent qu'une fonction de marque. Les mots sont des instruments qui remplissent la fonction de dénommer, de mémoriser et de rappeler nos aperceptions dans le courant de la conscience, qui est un processus ininterrompu.

D'après la conclusion qui émane des constatations que nous avons exposées jusqu'ici, les unités significatives de la langue doivent être les phrases, dans le cadre de la théorie de signification qui peut être attribuée à Leibniz. Ainsi, la conception de Leibniz, contrairement à la théorie de signification de Locke, est basée sur le fait que la signification linguistique ne se manifeste pas au niveau des mots indépendants les uns des autres, mais au niveau des phrases comme les expressions relationnelles.

De la conception de la relation et de la définition de l'expression de Leibniz, que nous avons expliquées en leurs traits caractéristiques, nous tirons au regard de la langue la conclusion suivante: si nous considérons l'approche de Leibniz,

nous pouvons dire que, pour lui, sur un plan phénoménal, les énoncés indiquant des jugements vrais dans les différentes langues vernaculaires ou les expressions des relations symboliques dans les différentes langues artificielles sont en fait des expressions diverses de nos conceptions partielles touchant à la même vérité. Choisir tel ou tel système de signes ou choisir arbitrairement tels ou tels sons ne cause pas l'arbitraire des jugements obtenus par des raisonnements effectués au moyen de ceux-ci. A cet égard, Leibniz, à chaque fois qu'il utilise le mot "arbitraire", indique expressément -surtout afin d'accentuer le fait qu'il pense tout à fait différemment de Hobbes qui soutient que toutes les vérités sont arbitraires- qu'il s'en sert pour spécifier un caractère appartenant à nos énonciations actuelles.

Nous terminerons en précisant la différence entre les points de vue de Locke et de Leibniz au sujet de l'origine des mots, problématique centrale de notre article. Nous avons vu que, selon Locke, l'origine des mots composés de sons articulés n'est pas naturelle. C'est-à-dire, il n'existe aucune connexion imitative entre les sons composants d'un mot et l'idée à laquelle il se substitue. A cet égard, l'approche de Locke ressemble au conventionnalisme, qui nie tout entièrement le naturalisme, à l'instar de l'affirmation d'Hermogène. Locke soutient que la dénomination de telle idée par un mot composé de tels sons articulés, dépend des conventions qui varient selon les sociétés.

L'explication formulée par Locke au sujet du problème de l'origine des mots ne résout pas le problème aux yeux de Leibniz. Selon ce dernier, la connexion entre les sons qui constituent les mots et nos concepts dénommés par ces mots n'est pas arbitraire au sens de "fortuit". Aucune dénomination ne peut se faire par une convention sur un choix purement fortuit, car d'après Leibniz, il doit absolument exister une raison pour dénommer telle chose par tel son. Comme nous l'avons remarqué ci-dessus, selon Leibniz, la langue adamique est l'origine de toutes les langues vernaculaires. Le fait qu'Adam, le premier homme, produise les premiers sons par onomatopée, c'est-à-dire par l'imitation des sons naturels, grâce à la faculté que Dieu lui a attribuée, semble constituer une explication raisonnable pour Leibniz. Selon lui, toutes les langues dérivées de la langue adamique conservent encore plus ou moins l'analogie entre le mot et la chose qu'il indique dans la langue originelle.

Nous observons que Leibniz n'est pas tombé dans le paradoxe du conventionnalisme absolu. Essayons d'expliquer ce qu'est, selon nous, le paradoxe inhérent au conventionnalisme absolu: comme chaque type de convention, une convention sur les mots lors de leur invention n'est possible qu'entre des individus pouvant communiquer par tel ou tel moyen. C'est-à-dire, arriver à une convention sur la dénomination de telle chose par tel mot n'est possible que dans une société communiquant par une langue au sens le plus large du terme, à savoir un système de signes. Ainsi, selon Leibniz, on ne peut expliquer les significations des signes dans les langues artificielles à inventer que dans un système de signes dont les individus ont convenu préalablement. A cet égard, en réalité, il n'est pas possible d'inventer une langue artificielle tout à fait arbitraire. En effet, les signes à inventer selon des choix dépourvus de raisons ne pourront pas être compris par d'autres individus.

Le paradoxe du conventionnalisme absolu apparaît ici: pour expliquer une convention, il faut s'en référer à une autre convention précédente, dans laquelle la première se réalise, et cela cause une régression à l'infini. Empêcher cette régression n'est possible qu'à condition de supposer une langue naturelle, composée de signes qui ne nécessitent pas de conventions pour comprendre leur signification.

Ainsi, pour parvenir à expliquer le facteur conventionnel dans l'origine des mots, il est nécessaire de considérer une langue naturelle, soit la langue adamique, soit une langue de gestes et de mimiques appuyée par des exclamations et des cris. En effet, il apparaît que le seul moyen permettant aux individus qui se réunissent pour convenir des mots de s'entendre consiste en des signes naturels et propres à notre espèce. Nous observons que Leibniz, en se référant à l'hypothèse de la langue adamique, n'est pas tombé dans le paradoxe du conventionnalisme absolu.

On voit par ce qui précède que, tout conventionnalisme absolu qui n'introduit pas dans son propos la notion de signes naturels ne sera pas en mesure d'expliquer "la convention précédente" sur laquelle il se fonde. Tout comme le naturalisme absolu, qui soutient que les mots composés de sons articulés imitent la nature des choses, le conventionnalisme absolu, qui ne considère aucun facteur naturel, est également erroné.

Bibliographie

Genette, G. 1999. *Mimologique: Voyage en Cratyle*. Paris: Seuil.

Leibniz, G.W. 1990. *Nouveaux Essais sur l'Entendement Humain*. Paris: G. Flammarion.

Leibniz, G.W. 1998. «De connexion inter res et verba, seu potius de linguarum origine». *Opuscules et Fragments Inédits* (édités par Louis Couturat). Zürich: George Olms.

Leibniz, G.W. 1999. *Essais de théodicée*. Paris: Flammarion.

Leibniz, G.W. 2000. «Bref Essai sur l'Origine des Peuples». *Harmonie des Langues* (texte présenté, traduit et commenté par Marc Crépon). Paris: Seuil.

Locke, J. 1998. *Essai Philosophique concernant l'entendement humain*. (traduction française par Pierre Coste), Paris: J. Vrin.

Platon. 2007. «Cratyle». *Œuvres complètes*. (traduction française par Léon Robin avec la collaboration de J. Moreau) Paris: Gallimard.

Notes

¹ Cet article reprend la problématique du langage chez Leibniz et Locke, développée dans la thèse de doctorat, soutenue le 23 Novembre 2008 à l'Université Galatasaray (Institut des sciences sociales, département de philosophie), sous la direction de Maître de conf. ass. Dr. Aliye Kovanlıkaya.

² ὀνόματος ὀρθότητα εἶναι ἐκάστω τῶν ὄντων φύσει πεφυκυῖαν

³ «Certam quandam et determinatam inter Res et verba connexionem esse dici nequit; neque tamen res purè arbitraria est, sed causas subesse oportet, cur certae voces certis rebus sint assignatae.»